

Québec français



Homme invisible à la fenêtre ou la renaissance au monde

Homme invisible à la fenêtre, Monique Proulx, Montréal, Boréal, 1993, 238 p.

Aurélien Boivin

Number 147, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45600ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2007). Review of [*Homme invisible à la fenêtre* ou la renaissance au monde / *Homme invisible à la fenêtre*, Monique Proulx, Montréal, Boréal, 1993, 238 p.] *Québec français*, (147), 89–92.

merveilles uniques, chacun d'eux est un trésor qu'aucun chevalier du Saint-Graal ne se donne plus, hélas, la peine de découvrir » (p. 12-13).

Max (dit aussi **Maxime**, **Maximilien** ou **Maximilian**), surnommé encore **Long Man** (p. 55). C'est le héros-narrateur. Victime d'un accident il y a déjà dix-huit ans, qui est à peine rapporté à la fin de sa narration, Max est un peintre paraplégique, personnage inspiré d'un peintre ami de la romancière, Yves Bussièrès, paraplégique lui aussi, mais de la ville de Québec. C'est d'ailleurs à lui qu'elle dédicace son roman : « À Yves Bussièrès, centre du monde malgré lui ». Max aussi est le centre de son monde. Si ses amis qui lui rendent fréquemment visite ont tendance à le « représenter assis, toujours, sorte de cloporte à rouleaux rapetissé par le milieu », ce qui est vexant, il sait qu'il est « debout » et « qu'en dedans [il se] tien[t] debout » (p. 34-35), son corps est « à jamais éteint sous la ceinture, jambes mollassonnes et maigrelettes, même bandelettées dans de coûteux vêtements, sexe flasque et frileux, à jamais inopérant entre [s]es cuisses, à jamais » (p. 37). Il a toutefois sereinement accepté son sort, car, comme il le dit à quelques reprises, donnant à réfléchir par sa belle leçon de courage : « Les choses pourraient être pires. / Je pourrais avoir une tête monstrueuse comme celles qui coiffent les sculptures de Mortimer, et les femmes s'évanouiraient en m'apercevant dans la rue. Je pourrais avoir le cerveau bringuebalant, un de ces cerveaux en guimauve sur lesquels les idées viennent s'éteindre. Je pourrais être aveugle, et les tableaux de la vie n'étaleraient plus pour moi leur somptuosité quotidienne. Je pourrais être héroïnomane, criblé d'aiguilles et de désespoirs décapants. Je pourrais marcher sans but et sans raison de vivre, tel un clochard métaphysique. [...] / Je pourrais être mort » (p. 15). Véritable don juan, qui se qualifie lui-même de « Casanova à roulettes » (p. 46), il accueille dans son atelier une foule d'amis, en particulier des « femmes qui se pelotonnent contre [lui] » et qu'il considère comme « des boat people épouvantées qui fuient les radeaux trop râpeux de l'existence » (p. 46), car il

sait écouter comme pas un, comme « une âme-frère, un nounours qui endormira leurs frayeurs, un père et un fils enfin immobiles dans leurs rets avec qui revivra leurs œdipes avortés » (p. 46-47).

Lady. On ne lui connaît pas d'autre nom. C'est une femme dans la quarantaine maintenant, filiforme, que Max a connue et aimée, avant son accident. Elle est disparue depuis sans donner de nouvelles. Elle est écrivaine, – l'une de ses pièces a été présentée à New York –, elle a voyagé beaucoup à travers les États-Unis et le Canada. Elle s'est mise à la recherche de son ancien copain et habite, depuis quelques jours, sinon quelques semaines, un appartement dans un immeuble de six étages juste en face de celui de Max à qui elle téléphone la nuit pour reprendre contact. Elle semble bien savoir que le peintre est paraplégique, puisqu'elle évoque un cataclysme (p. 83), et elle croit être responsable de l'accident dont il a été victime sans doute en raison d'une rivalité entre lui et Mortimer. Elle sait que Max lui en veut (« Tu m'en veux. Tu m'en veux encore » (p. 56)) et met tout en branle dix-huit ans plus tard pour se faire pardonner. Aussi elle le supplie de ne pas la laisser tomber (p. 85), car elle a besoin de lui : « [...] appelle-moi Lady, je t'en supplie, Lady Lady ça me fait un bien épouvantable [...] ça me permet de respirer un peu [...] c'est seulement là avec Lady derrière que je trouve de l'air pour le moment [...] tu as le pouvoir de m'insuffler la vie, tu ne vas quand même pas me laisser crever » (p. 85). C'est le seul personnage avec qui Max parle ouvertement, car il se contente de rapporter en discours indirect les propos des autres acteurs explorés. C'est également elle qui le force à bouger, à rouler, à rejoindre le monde. Elle représente le passé impossible à fuir, à oublier.

Maggie. Amie de Max, à qui elle sert de modèle en posant nue, elle a déjà été mariée à Gaétan, qu'elle a laissé pour Martin, qui souhaite l'épouser sans qu'il sache qu'elle a déjà été mariée. Âgée d'à peine vingt-deux ans et dotée d'un corps svelte et gracieux, ce qui lui a permis de jouer des scènes de nu dans le film de Martin, elle est attirée par Mortimer, qui la recueille chez lui, après avoir quitté

son copain violent. Elle habite Montréal depuis deux ans (p. 20) et se réfugie fréquemment chez Max qu'elle aime et qui aime la peindre, car, « [d]ans ses cheveux, il n'y a pas moins de douze teintes de blond, virailant entre l'ocre, la paille et le vénitien. Ses yeux ne se décident pas entre le turquoise et le topaze, et d'inraisemblables mouchetures sanguines y font filtrer, sauvage, un regard de lionne » (p. 21). Et, de préciser le narrateur, « [l]e défi consiste à mettre tout ça sur une toile sans que rien s'éteigne » (p. 21).

Gérald Mortimer. Artiste lui aussi, – il est sculpteur –, il est « une figure de plus en plus dominante dans les arts visuels et les installations postpragmatico-symbolistes » (p. 89). Il poursuit, « depuis une dizaine d'années une très impressionnante exploration de l'anthropomorphisme géostationnaire des forces animales ». Il a exposé un peu partout, entre autres des sculptures animées au Blue Green Center New York (*ibid.*), et a fait installer des « moutons à visage humain sur les plaines d'Abraham à Québec et [de] gigantesques mobiles en tripes de cheval qu'il a fait suspendre à l'hôtel de ville » (p. 90). Amoureux de Maggie, il vient tout juste de préparer une performance « où l'on se trouve confronté à une sorte de paradis ou d'enfer perdu où pullulent des créatures cauchemardesques », qui se veut un tribut rendu aux créatures domestiquées par l'homme souvent avec peu de noblesse » (*ibid.*). C'est un ami de Max et c'est lui, surnommé Purple, son « plus que frère », qui conduisait le camion au moment de l'accident qui a rendu Max handicapé. Il se met à son service et exécute tout ce qu'il lui demande.

Pauline. Femme elle aussi dans la quarantaine – elle a 42 ans –, elle est la mère adoptive de **Laurel** (dix-sept ans), qui recherche sa mère biologique, et amie de Max, chez qui, elle aussi, elle se réfugie après son travail à sa boutique d'aliments naturels. Elle voue à l'Art, sans doute comme la romancière Monique Proulx, « un amour opiniâtre » (p. 48). Éclopée de l'amour et du sentiment, elle cherche un père à son fils adoptif et vient régulièrement s'asseoir sur le sofa de Max,

quand elle ne partage pas son lit, dans l'espoir de trouver une solution à son mal de vivre. Elle aussi se laisse dessiner, comme les autres visiteurs de Max, et se laisse aller à sa plongée solitaire (p. 53).

Julius Einhorne, dit la Baleine en raison de son obésité. C'est le propriétaire de la baraque antique qu'habite Max, devenu son ami, à qui il promet à au moins deux reprises des rénovations et qu'il encourage en lui achetant régulièrement des toiles. Max le considère comme un mécène et le reçoit à son tour sur son sofa. Toutefois, les rapports deviendront moins cordiaux quand le peintre apprend qu'il n'obéit ni « à une sincère flambée de bienfaisance », ni à « une irréductible B. A. » (p. 37), car c'est Mortimer qui lui fournit l'argent des toiles. C'est un pédophile qui tombe amoureux d'Alice, une fillette de dix ans, dont il procède à l'enlèvement et qu'il séquestre dans son appartement. Il demande l'aide de Max, car il sait qu'il peut être condamné à la prison pour ce geste, mais on ignore comment il s'en sortira.

Julienne. Mère de Max, elle est, de tous les personnages, la plus envahissante, la plus accaparante. À deux reprises Max l'a quittée sans laisser d'adresse et elle l'a retrouvé. Elle fait rénover l'appartement voisin de celui de son fils où elle emménage, reconstituant, dans ses moindres détails, la maison d'enfance de son fils et croyant qu'il pourra, dans ce décor, retrouver le passé d'avant le Big Bang. Max la fuit car, depuis son accident, elle le considère comme « une victime pathétique, une métaphore pitoyable de l'injustice divine. Elle voit le passé qui se traîne misérablement en chaise roulante, et elle [l]e contamine de ses visions » (p. 88). Elle entend coûte que coûte lui redonner son passé. Selon la romancière, Julienne est l'image de la mère québécoise qui couve son enfant, même devenu grand, qu'elle voit éternellement petit, démuné devant l'existence.

Fidèle Rossinante. En baptisant ainsi sa chaise roulante, Max laisse entrevoir sa ressemblance avec Don Quichotte. Malgré lui, il devient celui qui défend la veuve et les opprimés qu'il se fait un devoir d'écouter.

Les thèmes

Le mal de vivre. Tous les personnages, à l'exception peut-être de Max, sont aux prises avec un profond mal de vivre. Ils cherchent le bonheur, mais ne trouvent écoute qu'auprès du peintre, qui, en raison de son handicap, pourrait bien se plaindre de son sort. Bien au contraire, il est conscient que son accident aurait pu lui être fatal et il a appris à composer avec ce destin auquel il est confronté, car il est sensible à la détresse humaine. Si plusieurs personnages lui servent de modèles, car il les dessine dès qu'ils s'assoient sur son sofa, il est, lui, un modèle de courage pour tous ces éclopés de l'existence et des sentiments. Voilà qui fait contraste : à l'immobilité à laquelle il est condamné il oppose l'agitation de la vie, qui se transporte jusqu'à son appartement grâce aux visiteurs qu'il reçoit et qui ont peine à suivre le rythme. Même confronté à cette immobilité, Max est celui sans doute qui voyage le plus à travers lui-même et à travers l'amour.

Le regard. Voilà un thème important dans *Homme invisible à la fenêtre*. Tout passe, en somme, par le regard de Max, qui scrute, de sa fenêtre et de son loft délabré, le monde, un monde qu'il a dû fuir, en raison de l'accident dont il a été victime. Max a une façon de mettre à nu ses modèles, comme s'il tenait une caméra, pour les amener à livrer le fond de leur âme.

Le corps. Autre thème important, dans la littérature québécoise moderne. Le corps est ici objet de recherche de la part de Max, qui se voue à une exploration approfondie, passionnée même du corps humain. Il admire le corps de Lady, la tête de Maggy, les bras de Pauline, les longues jambes de Laurel, qui ressemblent aux siennes avant le Big Bang – ne l'appelaient-ils pas Long Man –, le torse de Julius... Aucun corps n'échappe à son regard, avide de beauté, car, pour lui, « les corps sont transparents même dans la douleur ».

Le passé. Ce thème est omniprésent. Même si le passé « est imparfait, toutes les grammaires le proclament », pour Max, qui veut l'oublier pour pouvoir vivre ou revivre, « [il] n'y a d'avenir que dans le présent et le présent est cette toile sur laquelle, [il] tente de bâtir à coups

d'hiéroglyphes colorés, le portrait de l'humanité » (p. 32).

L'amitié. C'est une belle amitié qui unit tous ces personnages qui se rassemblent non seulement dans l'atelier du peintre mais aussi sur les deux tableaux, celui d'ouverture et celui de clôture.

Le sens du roman

On peut donner plusieurs sens à ce roman. Certes, Monique Proulx a voulu rendre hommage à un ami peintre, pour lequel elle a beaucoup d'admiration. On pourrait également lire *Homme invisible à la fenêtre* comme une grande métaphore de l'homme qui aime mais qui doit renoncer à cet amour (est-ce à cause de l'Art, de sa passion pour l'Art ?) et qui est incapable de se relever, d'où sa condamnation éternelle à la chaise roulante. On peut encore le lire comme une histoire de triangle amoureux, qui finit mal, entre Lady, Max et Purple, relation qui se transforme finalement en duo, en amitié masculine entre Max et Purple (ou Mortimer). On pourrait encore considérer ce roman comme une reconquête, celle du corps que reconquiert Max en scrutant le corps des autres. Voilà qui suffit pour témoigner assurément de la qualité d'un vrai roman.

Notes

- 1 *Homme invisible à la fenêtre*, Montréal, Boréal, 1993, 238[3] p.
- 2 Gilles Perron, « Vivre dans le corps d'un autre », *Québec français*, n° 107 (automne 1997), p. 87-89 [voir p. 89].
- 3 Lucie Lequin, « Vivre malgré tout », *Voix et images*, n° 55 (automne 1993), p. 204-207 [voir p. 206].